érudit
www.erudit.org

Article

« Vertiges de l'indifférenciation »

Alain Buisine

Études françaises, vol. 26, n° 1, 1990, p. 47-57.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: http://id.erudit.org/iderudit/035802ar

DOI: 10.7202/035802ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 09:17

Vertiges de l'indifférenciation

ALAIN BUISINE

> Le désert fut, pour moi, le lieu privilégié de ma dépersonnalisation.
>
> EDMOND JABÈS, *Du désert au livre*

Dès que la critique aborde les douteux parages du «roman colonial», il n'y a rien qui lui apparaisse plus urgent qu'une sévère condamnation politique et idéologique. À juste titre car, insupportablement racistes, machistes, militaristes, souvent plus symptomatiques des bas-fonds de l'impérialisme occidental que vraiment littéraires, «documents» qui finalement relèvent plus de la sociologie et de l'histoire des mentalités qu'ils ne concernent directement les problèmes de l'écriture, la grande majorité des fictions coloniales n'invite pas le critique à la mansuétude et au pardon: le colonialisme, dans la plupart de ses immondes versions romanesques, n'est vraiment pas ragoûtant et attirant; et tant d'articles pointus, de monographies savantes qui croient sauver de l'oubli des écrivains (toujours injustement) négligés — quitte d'ailleurs à leur faire payer au plus haut prix leur éphémère résurrection en les éprouvant et en les flétrissant: «Je voudrais vous faire redécouvrir un tel pour vous apprendre qu'il était le plus infâme des racistes...» — au total ne donnent que le désir de les replonger au plus vite dans cette obscurité méritée dont ils n'auraient jamais dû sortir. Mais est-ce cependant une raison suffisante pour s'empresser de dénoncer — comme faux et négatifs — tous ces imaginaires qui ne cessent d'informer et de saturer ce genre de littérature, qu'elle ne cesse de produire et/ou de reproduire, massivement? C'est bien trop expéditivement se donner bonne conscience en faisant comme si nous étions, en tant que spécialistes de la déconstruction idéologique, totalement abrités, intellectuellement distanciés de tels imaginaires (tout au plus de très naïves mythologies qui ne prendraient que sur le grand public),

comme si nous ne les partagions d'aucune façon. C'est aussi trop hâtivement considérer que l'imaginaire ne serait, par définition et de toute évidence, que le trompeur travestissement de la vérité historique, plus largement une déformation et une falsification du réel. Or il faut bien concevoir que très fréquemment les mêmes imaginaires traversent les pires productions idéologiques et les meilleurs ouvrages. Qu'ainsi par exemple — et je choisis à dessein un rapprochement particulièrement provocant et même indécent — Pierre Loti (qui, sans être le pire des colonialistes, n'est quand même pas un modèle de progressisme) et Edmond Jabès (dont l'éthique est on ne peut plus exigeante et intransigeante) disent jusqu'à un certain point la même chose quand le désert les inspire, s'inscrivent dans le même registre de l'imaginaire en leur commune fascination du vide et de la mort. C'est pourquoi plutôt que de se contenter d'une énième dénonciation des lamentables mentalités coloniales et de leurs sinistres avatars littéraires (dont on rend un peu trop vite et trop unilatéralement responsables certains imaginaires qui n'ont peut-être eu que le tort de trouver leur plus efficace agent et leur meilleure expression dans certains espaces géographiques privilégiés), probablement serait-il plus décisif de développer, de déployer ces fantasmatiques particulièrement activées (et/ou réactivées) par les entreprises coloniales, afin de tenter de mieux comprendre ce qui favorise leur pouvoir d'attraction, assure leur prégnance, perpétue leur emprise relativement indifférente aux contingences historiques.[1]

Ainsi comment ne pas remarquer l'insistance de ce désir d'indifférenciation qui saisit inéluctablement l'Occidental aux colonies, en particulier lorsqu'il rencontre le désert[2]? Par cette notion d'*indifférenciation* je veux désigner un puissant désir d'identification au pays et/ou à ses habitants, un insurmontable désir d'osmose, de fusion et de confusion qui vont jusqu'à la perte d'identité et à la totale déperdition du sujet. À force de se dépersonnaliser, il s'anéantit complètement, s'abolit et s'évanouit dans les mirages du désert. Refusant de laisser subsister en lui la moindre once d'altérité, il est victime d'une très maligne «mêmification» généralisée (exactement comme on parle de cancer généralisé) : ne supportant plus la moindre différence, il disparaît dans sa propre indifférenciation. Il ne sera plus rien tant il a désiré être le même. S'effaçant suicidairement dans le deuil de toute altérité.

J'en donnerai un premier exemple en choisissant très volontairement un roman aussi abominable idéologiquement que nul littérairement, en l'occurrence *Sous le burnous bleu* de Jean-Jacques Neuville (publié chez E. Fasquelle en 1927) dont la factice préciosité de l'écriture

1. On aura bien sûr compris qu'il ne s'agit nullement de fournir un quelconque alibi psychanalytique aux fantasmes coloniaux en les revalorisant dans l'ordre de l'imaginaire, mais de montrer que les nécessités et les complexités de l'imaginaire peuvent inverser certaines programmations idéologiques.

2. Précisons que si le désert constitue incontestablement le lieu privilégié de l'indifférenciation, il est loin cependant de représenter le seul ailleurs où elle exerce son emprise.

ridiculement guindée ne saurait sauver le nauséeux droitisme patriotique et colonialiste. C'est l'histoire du lieutenant Olivier de Lamarche, qui est nommé responsable du bureau de Sahéli dans le Sud du Maroc: un officier colonial modèle, avec tout ce qu'il faut de morgue militariste et de mépris pour les bourgeois planqués, de racisme envers les Arabes et de dédain pour l'infériorité des femmes. Quand nous aurons précisé que rien ne le charme plus que les ardents accords de la cantilène suivante:

De trois passions, trois voluptés
Je ne suis jamais rassasié:
Le cheval et la femme
Et les verres d'oubli.

on en saura largement assez sur sa personnalité et sur celle de l'écrivain. À Sahéli, Lamarche parvient à réprimer victorieusement la révolte de Belkassem à la tête de ses Berbères. Une brillante et surtout sanglante victoire, une vraie boucherie: toujours est-il qu'il goûte voluptueusement la joie du triomphe dans l'intime compagnie d'une charmante adolescente qui bien sûr n'est autre que la propre fille de Belkassem qui vient d'être tué, ne s'inquiétant guère d'une telle confusion de l'amour et du droit de cuissage. Il n'empêche que sa santé se dégrade, qu'il décide, pour se soigner, de regagner Paris et de retrouver sa douce fiancée européenne, se débarrassant au passage de son joli joujou, de sa petite Mauresque puisqu'aussi bien «l'orgueil intime de la race» lui interdit de «fonder une dynastie de Lamarches africains» (*sic*). À Paris, il mène la vie facile et dissolue d'un jeune homme riche, tuant son désœuvrement dans les mondanités et les réceptions. Il songe de plus en plus à démissionner, à quitter l'armée et à se marier, quand enfin un ultime sursaut d'énergie le pousse à abandonner cette vie méprisable et à retourner au Maroc où il reprend la vie commune avec sa belle houri. De nouveaux combats, des embuscades une fois de plus couronnées de succès. Jusque là rien de bien étonnant, et je n'aurais pas pris la peine de résumer, aussi expéditivement que possible, un roman aussi désastreux et calamiteux s'il ne se trouvait que commence alors, pour Olivier de Lamarche, une vie très paisible, trop paisible même. Progressivement il s'engourdit, il sombre dans une apathie et une inertie qui, pour le dire en des termes moins psychologiques, manifestent l'emprise croissante de la pulsion de mort (cette force irrépressible et régressive dont on sait bien qu'elle tend «à la réduction complète des tensions, c'est-à-dire à ramener l'être vivant à l'état inorganique» comme le soulignent Laplanche et Pontalis). On prévient l'officier de plus en plus atone qu'il va recevoir une nouvelle affectation. «Son caractère militaire le retient de protester. Mais il sait, il sent que sa vie doit se terminer à Sahéli. Saurait-il être heureux en dehors de son bordj dont le soleil avive les angles? Il envisage un départ de l'oasis comme contraire à son destin. Il a trop souffert pour acquérir cette paix. [...] Une immense lassitude d'action le pénètre». Il n'a plus la

force de partir parce qu'«une adaptation inconsciente, des liens mystiques» le retiennent à Sahéli, à ce ksar «féminin» (la précision est d'importance, et j'y reviendrai) qu'il aime comme tel. Il est paralysé par une sorte d'anémie mentale. Apprenant un jour le mariage de sa fiancée parisienne, il n'a plus qu'un désir, fumer le kif: «Je vis pour la seule volupté de l'oubli», reconnaît-il. Finalement il périra assassiné dans le souk sans avoir rien fait pour éviter une telle mort qui lui avait été prédite, s'abandonnant, avec fatalisme, sans réagir, à son destin.

Dans son cas l'adaptation trop réussie, l'acclimatation trop parfaite aboutissent à une véritable dépersonnalisation du sujet vidé de lui-même, à une complète disparition de son élan vital. De façon d'autant plus intéressante et significative que le roman a au départ choisi un héros positif, volontaire, énergique, nullement un contemplatif, un mystique. Or ici le conquérant finit par s'épuiser et se consumer dans ses propres conquêtes (militaire et sentimentale), par se retrouver incorporé par la civilisation qu'il devait soumettre. Comme si, pour reprendre les distinctions proposées par Michel Korinman et Maurice Ronai[3], la pulsion, active (conquête, pacification, colonisation), venait suicidairement s'abîmer dans l'affect, passif (fascination, émotion, ravissement). Comme si le rapport *encratique* au désert (quadriller militairement et diriger administrativement les territoires occupés) se renversait en un rapport *endotique* (assimiler la spatialité nomade et les conduites des hommes du désert, se conformer à leur expérience et égaler leur adéquation au lieu qu'ils occupent). La volonté de dominer s'inverse en une satisfaction d'être incorporé et assimilé, en une somnolente passivité. Le dénouement particulièrement déliquescent et débilitant du roman de Jean-Jacques Neuville, dont la mort du héros ne fait que porter à son comble sa stupéfaction léthargique, parachever son engourdissement, est la preuve du prodigieux pouvoir d'absorption et d'assimilation exercé par les espaces du grand Sud qu'on croyait pouvoir asservir et maîtriser. Plus profondément, il est aussi l'aveu du véritable désir du colonial qui n'est autre que de se dissoudre et de s'anéantir dans l'ailleurs, de s'indifférencier en de très lointaines contrées.

Personne n'avait sans doute mieux compris que Victor Segalen qu'un tel enlisement mortifère est dans la plupart des cas la conséquence directe des tentations exotiques et coloniales. S'il ne cesse de revendiquer le droit absolu de l'exote «*d'être libre* vis-à-vis de l'objet qu'il décrit ou ressent»[4], c'est justement pour préserver l'intégrité de son individualité des pièges de l'assimilation et de l'osmose, de la fusion et de la confusion. Dans une telle perspective, rien de plus dangereusement insupportable que les Loti qui «sont mystiquement ivres et inconscients de leur objet, qu'ils mélangent à eux, et auquel ils se

3. Dans «Le désert — Mode d'emploi. Aide-mémoire pour une épistémologie de l'aride», *Traverses*/19, 1980.

4. Toutes nos citations de Segalen sont évidemment extraites de l'*Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*, Fata Morgana, 1978.

mélangent éperdument». Rien de pire que cette abolition des distances et cet effacement des différences car d'une telle identification de l'exote à son objet résulte une déperdition, une dégradation du sujet dont l'expérience exotique devrait tout au contraire renforcer l'individualité et augmenter la personnalité. L'exotisme tel que le conçoit Segalen est un incessant effort pour maintenir et même intensifier l'infrangible dureté de l'altérité contre les insidieuses douceurs de l'adaptation, de l'acclimatation, de l'adéquation. Un constant effort esthétique et stylistique (de la coupe et de la frappe) pour échapper aux leurres de la proximité et de l'intimité, aux trompeuses facilités de l'identification, aux nivellements et aux aplanissements de la «mêmification» toujours sinistrement réductrice. Par définition, la contamination et la propagation du Même est entropique, ayant pour unique horizon la mort qui n'est autre que la généralisation des affinités et des conformités, l'extension de l'indifférenciation. La sensation d'exotisme, c'est pour Segalen «le pouvoir de Concevoir autre», c'est «la notion du différent; la perception du Divers; la connaissance que quelque chose n'est pas soi-même». La conscience de l'impénétrabilité de l'ailleurs est fondamentalement constitutive de l'individualité de l'exote: car l'exotisme n'est nullement «la compréhension parfaite d'un hors soi-même qu'on étreindrait en soi, mais la perception aiguë et immédiate d'une incompréhensibilité éternelle». Dans sa systématique recherche de l'écart et de l'espacement, Segalen n'a de cesse qu'il n'ait multiplié les disharmonies, les discordances, les oppositions, les antinomies, les irréductibilités, les incompatibilités, les imperméabilités. Seule la coupe du discontinu permet de contrecarrer les mélanges et les amalgames, de se soustraire aux viscosités et aux mucosités de l'homogénéisation par définition pâteuse et poisseuse, terriblement gluante et aliénante. C'est pourquoi l'exotisme de Segalen qui ne saurait supporter les chaleurs et les moiteurs de l'étreinte, qui perd conscience d'elle-même à force d'embrasser son objet, est aussi froid et dur, minéral et glacial, coupant comme un rasoir. Et l'auteur des *Immémoriaux* n'aura jamais été plus proche de ses répulsions que lorsqu'il écrit, en marge de son manuscrit, que:

> il y a une formule terrible, venue je ne sais d'où: *L'entropie de l'Univers tend vers un maximum*. Ceci a pesé sur ma jeunesse, mon adolescence, mon éveil. L'Entropie: c'est la somme de toutes les forces internes, non différenciées, toutes les forces statiques, toutes les forces basses de l'énergie. Je ne sais pas si les actuels soubresauts de la pensée le démentent ou le confirment. Mais je me représente l'Entropie comme un plus terrible monstre que le Néant. Le néant est de glace et de froid. L'Entropie est tiède. Le néant est peut-être diamantin. L'entropie est pâteuse, une pâte tiède.

C'est clair, l'exotisme de Victor Segalen se veut une force de distanciation et de séparation qui n'a d'autre but que d'encore et toujours couper le cordon ombilical (comme s'il ne cessait à chaque instant de se reconstituer dans les ailleurs exotiques, d'enlacer et entraver l'exote),

un effort de tension et de durcissement qui ne supporte pas les marécages symbiotiques du *matriciel* (pour désigner plus clairement et plus brutalement ce que recouvre imaginairement son dégoût du mou, du tiède, du pâteux, etc.). Tout se passant comme si l'espace colonial autorisait et même favorisait une régression vers la mère qu'a justement pour fonction de contrecarrer le «patérialisme» occidental: Segalen n'a dès lors d'autre but que de mettre un terme à un tel désir d'osmose et de confusion, d'introduire des différences et des marques pour court-circuiter cette pulsion d'indifférenciation. Il faut dès lors bien comprendre que Segalen constitue une sorte d'hapax dans le cadre de l'exotisme, visant moins à s'inscrire dans l'envoûtement de ses imaginaires qu'à les déconstruire avec la plus lucide intelligence. Son entreprise dans son extrême clairvoyance est en somme le négatif très dur et très contrasté des imaginaires régissant habituellement le désir de l'ailleurs. Ce qu'il refuse obstinément, c'est justement ce qui assure leur prégnance aux mythologies exotiques.

De fait il n'est rien de plus courant dans les romans coloniaux (et surtout sahariens) que cette figure paradoxale du héros dont l'extrême virilité, le caractère énergique et décidé, l'ardent désir d'action sombreront progressivement dans une insondable apathie, dont la volonté de s'affirmer s'enlisera définitivement dans une hébétude de l'indifférenciation. Au point que même les plus illustres hommes d'action n'échapperont pas à cette indifférenciation, à cette dépersonnalisation qui représentent la façon dont les ailleurs exotiques se vengent des conquérants. Même un guerrier, un meneur d'hommes comme Lawrence d'Arabie — tel du moins que l'analyse Jean-Michel Hirt dans «L'Uniforme du désert»[5] — n'aspire finalement qu'à se perdre dans la foule, qu'à s'installer dans l'avilissement, dans un Tout qui équivaut à la destruction de soi: s'arabiser, se fondre dans le monde arabe, puis dans celui de *La Matrice*, dans le «broyeur», en devenant simple soldat sous un nom d'emprunt — Ross — et un matricule... Impossible ici de recenser tous les romans qui, partant d'une énergique affirmation du héros, actif et positif, trouveront leur couronnement dans l'acceptation de sa passivité. Je ne développerai qu'un unique exemple en soulignant sa valeur paradigmatique. Si un roman tel que *L'Atlantide* de Pierre Benoît, paru en 1920, a connu un aussi immense succès au point de largement dépasser les sept cents éditions rien qu'en langue française, c'est justement parce qu'il parvient à thématiser très efficacement, en reprenant les imageries mythologiques les plus éculées, cet imaginaire de l'indifférenciation qui imprègne tant de fictions exotiques, à lui donner une forme romanesque particulièrement attrayante. Tout le monde se souvient de cet extraordinaire hypogée de marbre rouge où sont rangées, chacune dressée dans une niche individuelle et soigneusement étiquetée (numéro d'admission, nom et prénom, grade militaire, date et lieu de naissance, date et lieu de mort), les

5. Un article publié dans *L'Écrit du temps*, n° 4, 1983.

cinquante-deux momies, des corps humains merveilleusement transformés en statues d'orichalque, des précédents amants d'Antinéa. De quoi sont donc morts tous ces valeureux hommes d'action, des soldats, des explorateurs que rien, semble-t-il, ne pouvait détourner de leur mission au cœur du Hoggar? «*Ils sont morts d'amour*», tout simplement. Aussi incroyable que cela puisse d'abord paraître, ces chevaliers héroïques des temps modernes que sont les officiers méharistes ont accepté, sans se révolter, de se laisser charmer, envoûter par Antinéa qui fait embaumer ses amants après avoir joui de leur corps. Ces aventuriers épris de liberté ont accepté de se laisser dominer par la sensualité de la femme et de s'anéantir dans leur amour. Car ils n'ignorent pas quel funeste destin leur est finalement promis, mais ils y consentent au point de revenir de leur plein gré dans l'Atlantide s'ils avaient pu s'en échapper; ils désirent même finir momifiés et statufiés dans la crypte. Définitivement immobilisés dans le bronze alors qu'ils furent tous de grands voyageurs tenant par-dessus tout à leur liberté de mouvement dans les immenses espaces désertiques. Identiquement figés et gainés d'orichalque dans la crypte funéraire, uniformément momifiés et numérotés, devenus presque anonymes dans cette sinistre répétitivité de leur destinée individuelle alors qu'ils étaient tous convaincus de l'irréductible singularité de leur personnalité quand ils partaient vaillamment à la découverte et à la conquête du Hoggar. Quelle dérision, pour ces chevaliers du Sahara, que de périr d'amour, quand ils voient que leur temps est fini auprès d'Antinéa qui déjà désire le prochain prétendant! Quel reniement pour ces guerriers que de mourir, complètement hébétés et stupéfiés, à force de fumer immodérément ce kif qui seul peut leur apporter l'oubli de leur délaissement! Ils ont tous succombé à la mortifère séduction d'Antinéa, d'autant plus irrésistiblement fascinante qu'elle représente l'Origine: la merveilleuse oasis sur laquelle elle règne est le tout dernier massif de l'Atlantide qui seul a résisté à l'émersion de nouvelles terres au sein du flot atlantique. Quand le capitaine André de Saint-Avit retourne volontairement dans l'Atlantide d'où il avait pu autrefois s'échapper, en n'ignorant pas quelle sera la fin de son existence dès qu'Antinéa aura cessé de l'aimer, son suicidaire empressement à courir à sa perte, librement choisie et assumée, est aussi une façon de régresser vers l'origine, de s'y engloutir en une totale renonciation à soi-même. Rien de plus désirable que de s'anéantir dans les retrouvailles avec l'Origine. Seule la mort permet alors de rejoindre authentiquement le plus archaïque, de s'indifférencier pour l'éternité dans la fabuleuse perfection des débuts de l'humanité: c'est d'ailleurs une constante symptomatique du roman saharien que le désert intensifie d'autant plus la fascination de la mort qu'il constitue un espace vierge, préservé et inviolé depuis l'origine des temps. Le capitaine de Saint-Avit ne sera plus qu'une momie d'orichalque soigneusement numérotée et classée dans la crypte, cadavre désormais impérissable, mais cependant quasiment anonyme de se retrouver intégré dans l'interminable série des innombrables amants d'Antinéa.

Totalement dépersonnalisé, radicalement nié en tant qu'individu, de n'être plus qu'un, parmi tant d'autres, des corps qu'elle a un jour désirés.

Nous sommes alors bien loin de cette affirmation orgueilleuse et solitaire de la personnalité, de cette régénération physique et morale de l'individualité que semblait promettre *a priori* le Sahara,dont tout laissait croire qu'il autoriserait un ressourcement du sujet affaibli et dégradé par les facilités et les corruptions de la civilisation occidentale. Tout au contraire, toujours ce même renoncement à soi-même, cette même propension à l'indifférenciation, qui tentent également Maxence, le célèbre héros du *Voyage du centurion* d'Ernest Psichari, quand la nuit est tombée sur le désert: «L'heure était douce, de renoncement total, de doux abandonnement. L'Afrique est ainsi, tout à fait semblable à cette heure. Elle est de soumission, et non de révolte. Il faut y obéir, et non plus se cabrer sous le joug. [...] Oui, cette heure-là était d'obéissance, de confiance éparse. D'obéissance à quoi? De confiance en quoi? Maxence l'ignorait, il était pénétré de la mansuétude de cet instant nocturne [...]»[6]. Cloîtré dans son désert comme le moine dans son monastère, Maxence «se plie à la stricte observance, il écoute pieusement les heures tomber dans l'éternité qui les encadre, il meurt au monde qui l'a déçu»[7]. En prélevant et en privilégiant, dans *Le voyage du centurion*, ces passages où domine d'abord la «valeur négative» du désert qui n'est qu'une «forme vide» et où tout se résorbe dans le néant de l'Afrique, dans son «visage glacé» et son «masque de mort», il n'est pas question pour moi de trahir l'explicite positivité du roman de Psichari qui est le récit de la conversion du soldat, s'achevant glorieusement par son agenouillement et son ardente prière, mais simplement de souligner que même dans une telle fiction qui met au premier plan la régénération morale et religieuse de l'officier colonial, le vertige de la chute dans le néant et dans l'indifférenciation est cependant loin d'être absent. Maxence, ce chevalier méhariste, ce croisé de la chrétienté, bien qu'il soit un homme de gloire et d'action, d'héroïque vertu et de mâle fierté, néanmoins sombre plus d'une fois dans un complet abandon, au bord d'une infinie désespérance. Qui plus est, le mysticisme ne constitue-t-il pas dans son cas l'évidente sublimation de cet affect passif de la soumission, du laisser-aller et du renoncement qui sont au fondement même de la tentation de l'indifférenciation? La vraie réussite de Maxence, du strict point de vue de l'imaginaire, c'est de parvenir à préserver la pulsion active — son statut et ses obligations de militaire, ses vertus de guerrier, son sens de l'action, son efficace pragmatisme — de la négativité de l'indifférenciation en la sublimant très catholiquement. En croyant et en priant, le vieux lutteur peut enfin s'abandonner puisqu'un tel abandon, loin de constituer une lâche renonciation, représente son épanouissement même. Il continuera à

6. Ernest Psichari, *Le voyage du centurion*, Éditions Louis Conard, 1945, p. 17.
7. *Ibid.*, p. 25.

être soldat, commandant les autres et demeurant responsable du pouvoir et de l'expansion de l'empire français, mais il aura aussi donné sa place au désir de s'abandonner en se confiant à Dieu. Sa servitude chrétienne, sans menacer ses devoirs de militaire, l'autorise à accepter son relâchement, à faire la part de sa renonciation à son individualité, à valoriser sa dépossession de lui-même.

Outre-mère: seule cette façon d'orthographier l'habituelle désignation des anciennes possessions coloniales françaises me semble désormais pouvoir rendre compte de ce qui se joue dans l'imaginaire exotique et/ou colonial de l'indifférenciation. Si l'on veut bien se rappeler que pour l'explorateur et le colonisateur — et je ne fais bien sûr que reprendre des formules consacrées — il s'agit toujours de violer des espaces encore vierges, d'accélérer la «pénétration» du désert, on concevra, sans peine et sans qu'il faille lourdement insister, que toute l'entreprise coloniale relève essentiellement d'un imaginaire masculin de la conquête (en tous les sens du terme). Rien de plus viril que l'officier méhariste s'enfonçant dans des contrées insoumises pour assurer la domination de la «civilisation». Mais souvent l'espace colonial, loin d'activer et de confirmer une telle volonté, va insidieusement autoriser son complet renversement, qui est d'autant plus intéressant et significatif que le colonialisme, dans ses justifications idéologiques que répercute souvent le romanesque, se prétend un mouvement de régénération et de reviviscence: il s'agirait de rendre de l'énergie à la France affaiblie par les mollesses et les corruptions de la civilisation, d'assurer un renouveau français en découvrant dans les ailleurs de nouvelles sources d'énergie capables de stimuler et de fortifier la patrie débilitée. Or, outre-mer, le militaire, perdant ses énergiques résolutions et sa ferme détermination, sombre souvent dans une extrême passivité, quelquefois dans un total abandon de soi-même (qui va de la déchéance à la folie et à la mort) qui avoue, pour le dire très et trop vite, une incontestable prégnance du maternel en tant que principe de fusion et de confusion, pouvant aller jusqu'à la perte d'identité.

On pourrait, dans une telle perspective, relire très précisément tout *Le roman d'un spahi* de Pierre Loti. La principale caractéristique de Jean Peyral (sa positivité, à en croire les jugements explicitement formulés par le texte, mais aussi son malheur, à se reporter au sinistre dénouement du récit), n'est-ce pas justement de ne jamais être complètement sorti de l'enfance, c'est-à-dire de l'emprise de la Mère? Alors qu'il est déjà presque un homme, ce rude Cévenol, farouche et obstiné, continue à ne pas résister à ses reproches quand les menaces de tous les autres échouent. Et plus tard, au Sénégal, lorsque sa solitude coloniale devient trop oppressante, c'est toujours à elle qu'il songe en premier lieu, s'enfermant dans de douces rêveries maternelles plutôt que de courir les filles comme les autres spahis. L'isolement plutôt que la sexualité, plutôt que d'autres femmes qu'elle. Nul hasard, dans ces conditions, s'il représente, aux yeux des filles de Saint-Louis, une sorte d'homme-fétiche (puisqu'aussi bien il n'est fétiche que pour masquer

la castration de la mère). Sa liaison avec Cora ne peut qu'échouer lamentablement parce que, sur le plan sexuel, cette liaison est celle d'adultes, et très logiquement le malheureux spahi, trompé et bafoué, n'a d'autre solution que d'aller se faire materner, dans un climat d'innocence présexuelle, par Fatou-gaye, l'enfantine négresse qui le cajole, le soigne, le dorlote[8]. La triste fin de Jean Peyral, si complètement absorbé par les colonies que, fort symboliquement, son cadavre est dévoré par les vautours du Sénégal, nous apprend ce qu'il en coûte de ne jamais s'être vraiment séparé de la mère. Car, contrairement à ce que l'on pourrait d'abord croire, l'espace colonial n'est nullement l'antithèse géographique du terroir natal, mais tout au contraire le prolongement, la reconduction, l'extension du territoire de l'enfance qui représente aussi l'époque de la mère. Dans le *Roman d'un spahi*, le Sénégal, imaginairement parlant, constitue l'exact équivalent de l'espace régional de l'enfance, des Cévennes natales. Un pays dont il devient progressivement impossible de se détacher. Jean Peyral vit en parfaite symbiose avec le Sénégal auquel il est «attaché par une foule de liens intimes et mystérieux»[9], auquel «il se sent retenu, enlacé par toute sorte de fils invisibles, d'entraves ténébreuses»[10], et quand son nom vient sur la liste de ceux qui vont partir pour regagner la France, il permute, il cède son tour à un autre soldat car «la délivrance inattendue lui fait peur»[11]. La formule est on ne peut plus claire, qui fait de son départ des colonies une nouvelle et insupportable expulsion hors du corps maternel. Jean Peyral, incapable de rompre les amarres, de couper le cordon, entre dans une sorte de sommeil qui est déjà une façon de s'enliser dans le néant, de s'indifférencier dans l'ailleurs, de mourir au monde dans ces *Terres de soleil et de sommeil* pour reprendre un célèbre titre de Psichari.

Exotisme et régionalisme sont en étroite correspondance à la fin du XIX[e] siècle[12]: l'un et l'autre promettent un «regain d'énergie, inséparablement littéraire, morale et nationale»[13]. Identiquement, dans ces deux genres littéraires dont l'éloignement géographique ne les empêche nullement de proposer, à distance mais complémentairement, une semblable quête des énergies, il s'agit de réagir contre la décadence de la France (et du romanesque), soit en se ressourçant dans la terre natale, soit en recherchant de nouvelles sources d'énergie dans les immenses espaces coloniaux qui fantasmatiquement représentent autant d'inépuisables réserves «néguentropiques». De telle sorte qu'à la région

8. Pour plus de précisions, voir Alain Buisine, «Enveloppements», *in Notules (Sans Absolue Conviction)* publié par le Groupe de Recherche sur l'Enseignement des Langues au Maroc, n° 20, 1986.

9. *Le roman d'un spahi*, Livre de Poche, 1974, p. 155.

10. *Ibid.*, p. 155.

11. *Ibid.*, p. 155.

12. Comme le montre fort bien Pierre Citti, dans *Contre la décadence. Histoire de l'imagination française dans le roman 1890-1914*, PUF, 1987.

13. *Contre la décadence*, p. 255.

d'origine et à ses prestiges maternels (car l'enracinement dans le terroir, sauf chez Segalen[14], se situe du côté de la mère) vont correspondre l'enveloppement et le maternage coloniaux, qu'aux Cévennes matriarcales de la mère patrie correspond, dans le *Roman d'un spahi*, ce Sénégal qui conserve en son sein Jean Peyral, encore et toujours enfant. Mais loin de réactiver le sujet et de l'enrichir énergétiquement, de renforcer son potentiel et sa personnalité, cette complémentarité du natal et du colonial signe sa perte. Ainsi le travail de l'imaginaire, parce qu'il fait du séjour outre-mer une continuation, une aggravation même de la prégnance maternelle, finit par parasiter et renverser les propositions idéologiques du colonialisme. Tout se passant comme si l'ici régionaliste et l'ailleurs exotique, l'époque de l'enfance et la durée du service militaire, opéraient leur jonction maternelle pour faire l'économie de la loi paternelle (et du volontarisme masculin) afin de mieux précipiter le colonial dans cette indifférenciation, ce «sans-coupure» qui l'ont toujours fasciné.

14. Qui, très symptomatiquement, qualifie de «patriarcale» la motte de terre de l'Exote, son Terroir (*cf. Essai sur l'exotisme*, p. 49).